

Le coût élevé des émissions basses

Depuis la crise du pétrole des années 70, le Brésil – cherchant des sources d'énergies alternatives – a investi massivement dans la production de bioéthanol, produit à partir de la canne à sucre. Les demandes nationales et internationales pour ce biocarburant ne cessent d'augmenter, tendance accélérée par les récents accords sur la réduction des émissions de CO₂. Le Brésil est aujourd'hui le plus grand producteur et exportateur mondial de canne à sucre. Mais derrière le boom économique de ce secteur et l'image « propre » du bioéthanol se cache un désastre social et écologique.

Marc Fritz

Recife, capitale de l'Etat de Pernambuco dans le nord-est du Brésil. C'est une ville moderne, grouillante de vie. La plage, les palmiers, le soleil, la musique... On n'est pas loin des clichés touristiques. Une rangée interminable de buildings – appartements de haut standing pour Brésiliens aisés et hôtels pour touristes venus des quatre coins de la planète – longent la plage et témoignent de la richesse de la ville.

Mais à peine à quelques rues derrière cette coulisse impressionnante se situent les premières *favelas*. Ici, la réalité est bien différente. C'est l'image de la pauvreté et de tout ce qui y est lié : violence, drogue, prostitution... Beaucoup d'habitants des bidonvilles de Recife – comme ceux des autres grandes agglomérations urbaines du Brésil – sont victimes de l'exode rural, contraints de quitter la campagne et leurs terres, fuyant la famine, le chômage, la violence des grands propriétaires terriens.

Les personnes appartenant à la classe moyenne de Recife par contre vivent bien. Leur niveau de vie est quasi « occidental ». Beaucoup d'entre eux possèdent des voitures neuves, dont une grande majorité est équipée de la technologie *flex-fuel*, innovation brésilienne qui permet aussi bien de rouler au bioéthanol, à l'essence ou avec un mélange des deux.

Les automobilistes sont enthousiastes : le bioéthanol est moitié moins cher que l'essence et pollue moins. Mais peu d'entre eux connaissent la réalité de ceux et celles qui plantent et récoltent la canne à sucre...

Le Brésil agraire, un voyage dans le temps

A peine sorti de la capitale Recife, c'est une tout autre image qui se présente. C'est la *zona da mata* avec ses champs de canne à sucre à perte de vue qui s'étendent sur des centaines de kilomètres carrés. Ici, le temps semble s'être arrêté. C'est le Nordeste agraire, le Nordeste de la monoculture et des coupeurs de canne à sucre, une des régions les plus pauvres du Brésil.

La Mata Atlantica, forêt qui longeait la côte atlantique, a été déboisée à 95 % pour faire place à la culture de la canne. Les rares animaux qui cherchent refuge dans les champs de canne

Marc Fritz est né à Luxembourg en 1976. Après des études de photographie à l'Ecole supérieure de l'image « Le 75 » et des études de cinéma à l'ULB (ELICIT) à Bruxelles, il réalise actuellement des documentaires et travaille en tant que coresponsable de la médiathèque et du fonds « photographie et cinéma » de la Bibliothèque nationale de Luxembourg. Il a réalisé un documentaire sur les coupeurs de canne à sucre dans le nord-est du Brésil intitulé La vie dans le désert vert (Gordian Troeller revisited – Brésil).

devront partir ou trouveront la mort lors de la récolte : pour mieux accéder aux champs et faciliter la coupe, les feuilles de la canne sont brûlées, détruisant ainsi toute forme de vie et polluant les villes et villages avoisinants.

C'est ici que des dizaines de milliers d'esclaves noirs venus d'Afrique ont cultivé les premiers champs de canne à sucre à partir du XVI^e siècle. L'image n'a malheureusement que peu changé en 500 ans.

Encore aujourd'hui, beaucoup de coupeurs de canne vivent dans des habitations insalubres, sans eau courante, sans installations sanitaires. Les conditions sont encore pires pour les travailleurs saisonniers qui viennent d'autres régions. Ils vivent dans des entrepôts transformés en salle-dortoir pour 40 à 50 personnes, où ils dorment entassés dans des lits superposés. Pendant les six mois de la récolte, ils y vivent tant bien que mal, sans intimité, sans voir leurs familles, sans nourriture saine, dans des conditions hygiéniques insuffisantes.

Le travail dans les champs est très dur (les cas de coupeurs de canne qui meurent d'épuisement dans les champs ne sont pas rares) et mal payé : un coupeur de canne de la *zona da mata* gagne en moyenne plus ou moins 260 reais (100 euros) par mois¹, pour dix à douze heures de travail. Le salaire exact est variable, il est calculé en fonction des tonnes de canne à sucre coupées chaque jour.

Les droits des travailleurs ne sont que rarement respectés. Travailleur mal payé ou travailleur exploité ? La limite entre travail régulier, exploitation et esclavage moderne est ici souvent floue et difficile à discerner.

Mais l'esclavage moderne est bien une réalité quotidienne dans le secteur de la canne à sucre : depuis 1995, quelque 21 000 travailleurs astreints au travail forcé ont été libérés officiellement.

La lutte pour les droits du travail est difficile et violente. Les assassinats de travailleurs agricoles, de juges, de leaders syndicaux et religieux liés à la lutte sont fréquents. Les propriétaires des usines de canne à sucre et les grands propriétaires terriens répriment toute tentative de rébellion avec violence.

Beaucoup de travailleurs n'osent pas se révolter et subissent tout avec docilité. La peur de se faire licencier est trop grande. Pour un révolté, dix soumis sont prêts à prendre sa place...

« Pauvres mais heureux » ?

Cortês, une petite ville typique de la région. La vie aurait dû apprendre à ses habitants d'être durs et méfiants, mais ce n'est pas le cas. Nous rencontrons des hommes et des femmes accueillants



et ouverts. Contents de rencontrer des gens qui s'intéressent à eux, à leurs histoires et à leurs problèmes. Mais une chose est sûre : ils ne sont pas heureux.

Les travailleurs agricoles sont tout à fait conscients de l'injustice dont ils sont victimes. Les ONG locales font un travail remarquable en leur donnant soutien moral et outils intellectuels pour se défendre. Ils les aident dans la lutte pour leurs droits, de meilleures conditions de travail et de logement et ils ne cessent de dénoncer cette situation inacceptable auprès des autorités. Beaucoup d'adultes de la région rurale sont analphabètes. Sans aides « extérieures », ils sont des proies faciles pour les patrons des usines de canne à sucre.

Lors des soirées à Cortês, des enfants et adolescents nous entourent. Ils nous demandent de leur parler de l'Europe : « Comment est la vie en Europe et au Luxembourg ? Est-ce qu'on y plante aussi de la canne à sucre ? » Un adolescent a vu des images de Paris lors de la Coupe du monde de football. Son rêve, c'est d'aller là-bas. On se rend alors compte de la distance infranchissable qui sépare le Brésil rural et l'Occident. Ce gamin n'ira jamais en Europe.



Quelle chance inouïe nous avons d'être nés là où nous sommes nés. Nos libertés et les possibilités que nous avons et qui nous paraissent tellement naturelles, quasi innées, se révèlent ici un luxe, un privilège incommensurable, honteusement disproportionné par rapport à la réalité de ces gens.

Ce gamin sympathique, plein d'énergie, intelligent, ouvert, intéressé, rien ne le distingue d'un jeune Européen. Son but dans la vie ? Travailler comme coupeur dans les champs de canne à sucre. Ou mieux : travailler dans une usine de canne à sucre, travail mieux payé et moins dur. Mais les places sont rares. Pour lui, comme pour les autres jeunes, il n'y a pas d'autres perspectives. La canne à sucre domine leur vie.

Lula ou l'espoir déçu

Lula est issu d'une famille de travailleurs agricoles de l'Etat de Pernambuco. Il aidait ses parents, ses frères et sœurs à cultiver leur propre lopin de terre. Pendant la saison de la canne, toute la famille travaillait dans les champs de canne à sucre. Après avoir été forcée de vendre leur maison et leur terre pour une somme très modique, la famille partit à São Paulo. Lula connaît donc parfaitement les problèmes et les souffrances des millions de travailleurs agricoles du nord-est et du reste du pays.

La carrière de Luiz Inácio Lula da Silva est l'exemple même que la misère n'est pas une fatalité, que tout un chacun peut s'en sortir.

Lula, devenu président, avait la volonté politique et des programmes sociaux prometteurs pour améliorer la condition des millions de Brésiliens vivant en dessous du seuil de pauvreté. Le soutien politique et l'espoir – surtout des Brésiliens les plus démunis – étaient énormes.

C'est la dette extérieure qui paralyse Lula et son gouvernement. Pour pouvoir la rembourser, Lula est contraint de mener (malgré lui) une politique d'orthodoxie néolibérale dans la continuité des gouvernements précédents.

Le Programa Fome Zero (« Programme faim zéro »)² ne peut pas être mis en pratique à grande échelle comme prévu. La situation est paradoxale : le Brésil est actuellement en plein boom économique³, mais la quasi-totalité des excédents budgétaires doivent être consacrés au remboursement de la dette⁴.

Du bioéthanol brésilien pour tout le monde

La canne à sucre est un exemple parmi beaucoup d'autres de la globalisation et des effets néfastes de la monoculture dans les pays du tiers monde. Le café, le cacao, le coton, le soja... les problèmes et les situations se ressemblent. Peu de con-



sommateurs se soucient des origines des produits et de leurs responsabilités face aux pays producteurs.

La réduction des émissions de CO₂ est devenue une des priorités des gouvernements des pays riches. Le bioéthanol semble être pour beaucoup de pays le biocarburant idéal de l'avenir. Des pays comme la Suède et le Japon et se lancent dans cette voie et importent la technologie et l'éthanol brésiliens. Beaucoup d'autres vont suivre.

De plus en plus de production pour une demande internationale toujours croissante. Selon des estimations, la superficie totale des champs de canne à travers le Brésil atteindra les 80 000 km² en 2012.

Les répercussions sociales pour le Brésil sont prévisibles et semblent inévitables. De l'augmentation de la production ne va pas résulter une amélioration des conditions de travail. Bien au contraire : le Brésil, leader mondial, doit rester compétitif.

Nous devons agir en tant que consommateurs informés, lucides et responsables.

Le débat actuel sur les biocarburants est erroné. Débat lancé par l'industrie qui cherche à s'emparer les grosses parts du nouveau marché énergétique de l'ère postpétrolière et repris au niveau politique. Il ne s'agit pas de chercher des alternatives qui nous permettent de consommer toujours plus, tout en polluant un peu moins. Une seule solution pour réduire nos émissions de CO₂ : consommer moins.

Les travailleurs agricoles brésiliens n'ont pas besoin de la canne à sucre. Ils ont besoin de terres cultivables pour planter leurs fruits et légumes. La majorité des enfants des régions rurales souffrent de sous-alimentation chronique. Actuellement, 85 % des aliments de base – dont les haricots – doivent déjà être importés dans l'Etat de Pernambuco, souvent hors de prix pour les plus pauvres...



Gordian Troeller Revisited – Brésil, Erythrée, Inde

Collection de trois documentaires réalisés par Marc Fritz (Brésil), Anne Schiltz (Erythrée) et Claude Lahr (Inde) et produits par Samsa Film.

En 1983 et 1997, le célèbre journaliste et documentariste luxembourgeois Gordian Troeller (1917-2003) réalise deux documentaires sur le contexte économique du nord-est du Brésil. En 2006, Marc Fritz retourne sur les traces de Troeller pour tourner un documentaire sur les coupeurs de canne à sucre intitulé *La vie dans le désert vert*.

Le projet a été réalisé dans le cadre de Luxembourg et Grande Région, capitale européenne de la culture 2007, sous le haut patronage de Leurs Altesses Royales le Grand-Duc et la Grande-Duchesse, avec la participation du Fonds national de soutien à la production audiovisuelle du Grand-Duché de Luxembourg et la collaboration de l'Action solidarité tiers-monde (ASTM).

¹ Beaucoup de travailleurs agricoles du nord-est gagnent moins que le salaire minimum garanti par l'Etat, qui est actuellement de 380 reais (environ 150 euros) par mois.

² Programme d'aide qui comporte 41 mesures pour lutter contre la misère : accroissement du salaire minimum, intensification de la réforme agraire, soutien de l'agriculture familiale, accès à l'enseignement et au travail, etc.

³ L'index boursier Bovespa – où sont cotés 59 grandes compagnies brésiliennes – a sextuplé en 5 ans.

⁴ En 2005, les ressources financières dont disposait le gouvernement pour financer les réformes sociales s'élevaient à 12 milliards de reais (4,68 milliards d'euros), soit même pas 10 % de la somme consacrée au remboursement de la dette.